

De la justification

Ça fait bien longtemps que je voulais écrire sur « la justification ». Des écrits de Bernard Charbonneau, ci-dessous, remplissent totalement l'office.

Parce qu'il est trop évident que la condition humaine est dominée par l'argent, le sexe et la mort, toute société se fonde officiellement sur un homme moral qui n'aurait pas plus de portefeuille que de couilles, et qui naturellement ne meurt pas...

Se perdre dans le métier ou dans l'État comble le désir individuel par excellence : échapper à soi-même pour échapper à la mort. L'individu se sauve dans **une pseudo-éternité de nature sociale** : ainsi les « Immortels » de l'académie française... »

L'État totalitaire est un sous-produit de notre refus de la mort. La passion de l'argent des entreprises économiques qui se justifient par le service matériel de l'humanité sert en réalité un désir de puissance qui traduit notre impuissance devant la mort.

Que nous le voulions ou non, tout homme même le plus médiocre, même le plus préservé, vit un destin inouï, et non cette comédie bourgeoise qu'un décor chaque jour rapiécé protège du vide et du ciel. Ceci, c'est le bon sens le plus élémentaire qui nous l'enseigne.

Sur l'enfer de nos instincts, notre volonté, et surtout le Droit édifie **la scène lumineuse nécessaire à notre vie.** Mais plutôt qu'ils ne les suppriment, ils les refoulent et les dissimulent : du violent ils font le perfide et de la brute l'hypocrite. **La société n'introduit un minimum d'ordre dans le chaos qu'au nom d'un idéal moral ou politique qui a pour fonction de camoufler le mal** autant que de l'abolir.

Dans ces structures physiques ou sociales nous ne pouvons rien, mais contre elles, nous pouvons tout par le moyen d'une imagination et d'une

action révolutionnaire. Ainsi la conscience de la détermination est l'acte originel et décisif. L'esclave qui prend conscience de ses fers les a aux trois-quarts rompus ; déjà il sonde les murs de sa prison pour trouver la fissure. Mais s'il désespère, **ou pire, s'il se croit libre...**

L'homme est possédé par le démon de la justification, la nostalgie d'une pensée et d'une vie conformes à quelque Justice parfaite. Seules les bêtes ne se justifient pas, il leur suffit d'être. **Étant sans « conscience », elles sont sans hypocrisie.**

Le monde est ainsi mené par de soi-disant réalistes ou de soi-disant idéalistes toujours prêts à couvrir la viande avariée de la misère humaine du miel de leur discours.

Nous ne nous contentons pas de vivre, nous prétendons penser et tenir des discours : cette vie a un sens, le moindre de nos gestes dessine la figure de la Vérité qui l'éclaire. Pas un de nos instants qui ne sous-entende cette prétention d'être le reflet d'un esprit universel, et surtout d'avoir choisi de l'être. Pas besoin de le dire, cela va de soi ; même s'il y est contraint le paysan le plus inculte fournira les raisons de son acte et **ne supportera jamais d'entendre ces deux mots : « tu mens », même s'ils sont murmurés par sa conscience. Notre esprit ne tolère pas la contradiction surtout avec soi-même.**

L'individu devant se justifier, les contradictions subsistent dans sa vie, qu'il doit s'efforcer de résoudre ; cet effort, il tend toujours à le réduire au minimum par des rites ou bien des œuvres, **mais le plus commode est encore le discours.**

Violents, nous justifierons la violence comme étant la vraie douceur ; malades nous prêcherons la valeur de la souffrance, et menacés de mort le détachement à la vie.

A la différence des pierres l'homme parle, et quand il parle sérieusement c'est en général pour se justifier.

Même pris sur le fait le coupable se justifie. Il n'a pas cédé à sa pente, il a choisi d'agir selon la loi. Et tout homme est ce coupable, pris sur le fait de sa vie par le regard de sa conscience. **En paix avec lui-même et avec autrui il ne se serait pas justifié.**

Le discours est le négatif de l'être ; comme dans ces États qui parlent trop de paix, ...ce qui est pleinement vécu se passe du langage.

*Quand serons-nous vêtu de silence et de vérité
comme la fleur sauvage ?*

Toute puissance de l'esprit pousse l'individu à se proclamer conforme au moment où il se contredit, et jamais il n'est aussi sincère, car la sincérité est indispensable à une bonne justification . Si vous l'incriminez de mensonge, il vous considérera avec l'œil bleu de la vertu outragée.

Quelle que soit sa subtilité, le propre de la justification est d'être purement intellectuelle : contre le vrai et le réel elle joue des mots. Son ennemi c'est l'expérience, le constat du fait, matériel ou spirituel. Elle refuse de remonter aux sources. **Elle part de la vérité, et le langage est le chemin qui l'en éloigne.** Elle n'est pas libre, elle sert. Talonnée par la nécessité, elle n'a pas le temps de la conscience : **vous étonnerez toujours quelqu'un en lui montrant qu'il se justifie.**

La justification naît de la liberté pour la détruire.

L'homme est libre en esprit parce que la nécessité ne peut le posséder qu'avec la complicité de sa liberté. Qui se voit acculé au meurtre de son prochain en dépit de la révolte de la conscience, n'a plus qu'à transformer le meurtre en devoir. « Je suis forcé de tuer » devient « je dois tuer ». C'est au niveau de l'esprit que se décide le meurtre.

La justification est la faute décisive et irrémédiable qui, d'exception, fait du mal la règle qui gouverne toute une vie d'homme ou une

société.

La conscience déchirée est encore libre dans son impuissance ; elle est lucidité, chance, qui peut toujours dévier le geste et provoquer la rédemption. Tandis que la justification ferme les portes de l'enfer.

la contrainte sociale ne peut s'imposer à l'individu que si elle lui laisse l'illusion de l'autonomie, au moins d'avoir choisi d'obéir.

Et toutes les sociétés participent du mensonge libéral, d'autant plus qu'elles sont tyranniques. Elles fondent le pouvoir de l'État sur quelque contrat social plus ou moins mythique, seule en varie la forme – et encore ! – puisque de nos jours tous les régimes ont recours à l'élection pour se fonder. **L'abdication de la liberté se fait toujours en son nom. Le régime qui nie la liberté doit s'en réclamer plus qu'un autre. Le mensonge de la liberté est le ciment des sociétés.** Comme il en faut toujours, il faudra toujours le dénoncer.

Choisir la liberté, c'est accepter la contradiction avec l'univers et soi-même, **c'est refuser la justification, surtout celle qui s'opère au nom de la liberté.** Au lieu de se fabriquer un univers anthropocentrique dans un système philosophique ou religieux, c'est seulement chercher la vérité.

Mais alors la vérité – absolue et transcendante – et non quelque idole ou idées valorisant le monde et mon individu. La vérité non ce fantasme de nos médiocres désirs : le Rationnel, ou l'Utile.

L'esprit humain se meut vers l'absolu, mais c'est à travers le relatif. Penser signifie vivre, et **la conformité de la vie à la pensée comme celle de la pensée à la vérité n'est pas l'état mais le but d'un homme.**

Bernard Charbonneau